33e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 51 21 DÉCEMBRE 1911

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie
DIRECTEUR

Prix d'abonnement pour tout l'Univers { 15 francs à l'Edition complète. 10 — à l'Edition partielle

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

NOTES ET SOUVENIRS
D'UN VIEUX MORALISTE

LA VIE HEUREUSE

§ 19. — Doctrine catholique de la bonne souffrance. — Apothéose de la vie chrétienne heureuse sur la terre. — BEATI QUI AUDIUNT VERBUM DEI ET CUSTODIUNT ILLUD !

MOI. — Avouez qu'avec tout ce que nous avons dit des infinies ressources surnaturelles de la foi et de la grâce, que nous offre libéralement le providentiel amour de Dieu, l'on pourrait, la littérature et la poésie aidant, brosser un joli tableau de la vie humaine heureuse... telle que notre bon Créateur et Rédempteur nous la souhaite, nous la veut, nous la prépare de son mieux, sur la terre.

LUI. — Je ne dis pas non!... De ce tableau, j'aperçois mieux les fortes lignes et certaines couleurs vives qui m'avaient échappé jusqu'ici...

MOI. — ...Et combien pâle, informe, mal équilibré, malplaisant à voir, serait, à côté de celui-là, le tableau, aussi parfait qu'on peut l'imaginer, de la « vie heureuse » sans la foi, sans la grâce, où, malgré tout, les habiletés géniales de pinceau, de dessin et de coloris, trahiraient fatalement leur origine purement naturelle et humaine, indigente, mesquine et corrompue!

Vous avez rencontré sur votre route des types païens, libres penseurs, sans foi enfin ni inspiration chrétienne, de la vie naturelle de la seule raison avec toute la somme de bonheur dont elle est susceptible?... Comparez-les, je vous prie, avec la *paix,* la joie tranquille, le calme équilibre du *bien-être* moral et physique des familles privilégiées qui sont groupées là, au centre de notre Ile des Plaisirs, et qui révèlent aux regards du premier venu le charme de douce existence qu'elles doivent à la pratique profonde des préceptes et vertus de la religion catholique. Ces gens-là ignorent la volupté morbide des jouissances qui troublent et qui tuent. En revanche, ils connaissent par expérience les ineffables joies de la bonne santé que donne au corps et à l'âme le vivifiant contact avec le Dieu qu'ils savent les avoir créés pour leur bonheur, les assister amoureusement au cours de leur pèlerinage ici-bas, les attendre pour les embrasser éternellement dans une étreinte, plus amoureuse encore et pour toujours infiniment béatifiante, après leur mort.

LUI. — Sans doute!... Mais ces gens-là pourtant souffrent comme les autres... La foi ne supprime pas la douleur, que je sache,... et, vous aurez beau dire, une ombre sinistre planera toujours sur le tableau du bonheur de la vie humaine, même surnaturelle, tant qu'il y aura de la souffrance sur la terre.

MOI. — Une ombre?... Que dites-vous là?... C'est son éclat divin par excellence, sa plus resplendissante lumière!

LUI. — Ah oui! les saints!... Vous allez me parler de la douleur dans la vie des Saints...

MOI. — ...Mais non!... dans la vie commune, dans la mienne, dans la vôtre.

LUI. — Je sais que c'est un joli sujet à développements mystiques...

MOI. — ...Encore une fois, il ne s'agit pas le moins du monde de mystique, mais tout simplement de la théorie chrétienne et commune de la souffrance, que je vous avais annoncée... C'est le dernier trait du tableau, par où nous allons l'achever, et vous verrez que c'est aussi le plus beau.

LUI. — J'écouterai votre théorie... Mais, quoi que vous disiez, il n'en restera pas moins vrai que, sous ce rapport-là, croyants et incroyants sont sur le même pied... La foi ne supprime pas la souffrance humaine!...

MOI. — Pardon!... Erreur absolue!... elle la supprime... ou à peu près!...

LUI. — Par exemple!...

Moi. — ...Et c'est tout justement ce que j'allais vous démontrer, par où je voulais commencer.

Lui. — C'est trop fort, en vérité!... Allez-vous, par hasard, me prouver que la typhoïde n'a pas de prise sur un corps catholique, ou qu'avec un acte de foi on peut se guérir d'un mal de dents?

Moi. — Oui... peut-être irai-je jusque-là!... Mais ne partons pas si vite, je vous en prie... Laissez-moi dire... suivez-moi... C'est notre dernier entretien...

Lui. — ...Le dernier?...

Moi. — ...Oui... Quand nous aurons serti sur la couronne de la vie chrétienne heureuse l'incomparable joyau qu'est la divine théorie et pratique surnaturelle de la douleur humaine sur la terre, j'aurai achevé de répondre à toutes vos objections, de satisfaire toutes vos curiosités... Il ne me restera plus rien à vous dire!

Lui. — Je le regretterai.

Moi. — Vous le regretterez moins, je l'espère, si vous restez bien convaincu qu'en dehors de la foi il n'y a pas de vie heureuse sur terre, et qu'avec la foi Dieu donne vraiment le plein bonheur de vivre à ses fidèles.

Lui. — Il est certain que, au fond, tout le problème est là, en définitive... C'est plutôt de souffrir que de ne pas jouir, que l'homme est malheureux!

Moi. — Vous rappelez-vous ce que nous avons dit déjà des trois sources de la douleur?

Lui. — Oui!... La classification très claire, et combien vraie! m'avait frappé... : privations, déceptions, afflictions.

Moi. — Toute souffrance humaine, en effet, est, ou bien *privation* d'un bien désiré qui ne vient pas, ou bien *désillusion* d'un rêve qui s'évanouit dans le vide, ou bien *affliction* causée par un mal présent. Tristesse, angoisses, chagrin, peine de vivre, et malheur dans les trois cas!

Lui. — Parfaitement!... Rien de plus clair!

Moi. — Or, la foi 1° supprime les privations, et la foi 2° supprime les déceptions...

Lui. — ...Rien que cela!...

Moi. — ...Rien que cela!... Mais tout cela...

Lui. — ...Supprime?... C'est un peu exagéré tout de même!

Moi. — Nullement exagéré... vous allez voir... Quels sont les désirs de l'âme chrétienne?... j'entends les désirs de l'âme chrétienne en tant qu'elle est loyalement chrétienne, et non point ceux qui peuvent encore pénétrer chez elle par la porte basse de la nature, aux heures de faiblesse ou d'oubli... Elle désire ce que Dieu, la morale catholique, les conseils de la vertu, lui permettent de désirer...

Lui. — ...Cela ne va peut-être pas bien loin...

Moi. — ...Cela va très loin, au contraire!... Mais peu importe!... Ce qui est intéressant à remarquer, c'est ceci : les désirs chrétiens — appelons-les ainsi d'un seul mot — ont d'abord cette caractéristique d'être, tous, des désirs à bonheur, des désirs dont les objets sont autant d'éléments sûrs de vie heureuse, des désirs, donc, qui, n'étant ni défendus ni troublants, ne sont par eux-mêmes occasion d'aucune souffrance...

Lui. — ...Et s'ils restent dans le vide?...

Moi. — ...Attendez donc un peu!... Le désir chrétien, même en tant que simple désir, laisse l'âme et le corps en paix. Mais, de plus, remarquez que tous les désirs de l'âme chrétienne sont « sous condition, » alors que les désirs de la nature égoïste sont absolus, violents...

Lui. — ...Sous condition?... Quelle condition?...

Moi. — ...Sous condition de rester à l'avance disposée à accepter, de la part de Dieu, avec le calme d'une confiante simplicité, le refus éventuel tout aussi bien que la concession de la satisfaction souhaitée.

Lui. — Avec ce système-là, on n'est jamais surpris...

Moi. — ...Ni jamais bien chagriné d'une éventualité prévue, voulue, aimée à l'avance,... je veux dire acceptée à l'avance en toute résignation, comme expression de la volonté de Dieu, qu'on adore dans tous ses états, toutes ses manifestations, qu'on est toujours prêt à bénir.

Remarquez que nous n'allons pas conclure à je ne sais quel indifférentisme d'inertie passive et morte. Non! Le désir chrétien est ardent quand même ; il procède, comme tous autres, des entrailles de la nature que la grâce ne détruit pas ; il est, comme tous autres, un épisode de la chasse au bonheur, au bien-être que Dieu autorise, mieux que cela, que Dieu impose à l'âme catholique aussi bien qu'à l'âme libre-penseuse. Mais, voici la différence : au bout du désir non satisfait, c'est, pour nous, la paix quand même, et pour les autres la culbute dans les douleurs cuisantes de la privation!

Lui. — Privation tout de même pour le fidèle...

Moi. — ...Assurément!... mais privation sans souffrance, je vous le répète!... tout est là!... ou, s'il reste encore quelque impression pénible dans une âme insuffisamment imprégnée de foi et d'amour du Bon Dieu, ce n'est qu'un sentiment d'ennui léger, qui vite disparaît, alors que sur l'âme voisine la privation tombe de tout son poids de regret corrosif, d'amertume et de révolte.

Lui. — On voit pourtant bien des gens, excellents chrétiens, souffrir des privations!

Moi. — Avouez que, s'ils étaient aussi excellents chrétiens que vous le dites, ils ne souf-

friraient pas autant, et même point du tout!... Je parle doctrine et morale catholique ; restons sur ce terrain-là, s'il vous plaît. Définissons avec loyauté les rapports de la souffrance-privation avec la théorie chrétienne du désir telle que Dieu nous la donne, et ne me cherchez pas la mauvaise querelle tirée des exemples, des considérations de personnes, où précisément il n'y a de défectueux, de matière à souffrance que ce qui, étant purement naturel et humain, échappe aux influences pacifiantes de la foi.

Lui. — Je n'insiste pas autrement sur mon objection... Il semble qu'il y a dans ce que vous dites du désir chrétien un peu de ce qui se passe chez l'homme qui achète un billet de loterie. Il souhaite, évidemment, gagner un bon lot ; mais, s'il ne gagne rien, il n'éprouve à peu près aucune souffrance du fait de cette privation. Il l'avait prévue, escomptée, regardée comme très probable, et finalement ne s'en trouve pas étourdi ni abattu quand elle arrive.

Moi. — La comparaison n'est pas mauvaise. Ajoutez-y cependant quelque chose, aux deux « bouts » du désir, à son point de départ et à son terme d'arrivée. Le désir de jouir, chez une âme sans foi, est d'ordinaire passionné, primesautier, absorbant et brutal, en raison du milieu de nature gâtée où plongent ses racines, milieu que la foi et la grâce purifient chez le chrétien ; et, d'autre part, l'objet désiré à cause de sa correspondance avec les besoins instinctifs de nature, exerce sur l'incroyant une fascination violente, à laquelle la règle catholique des mœurs et la condition que je rappelais tout à l'heure mettent la limite et le frein qu'il faut pour atténuer, supprimer même tout à fait, la souffrance de la privation.

Lui. — Dommage qu'on ne soit pas plus profondément chrétiens!... On souffrirait moins, c'est sûr!...

Moi. — ...Et notez que, par-dessus tous les désirs chrétiens d'ordre temporel, plane un désir, nullement sujet à douleurs celui-là, béatifiant au contraire, et qui manque aux incroyants, je veux dire le désir du bonheur céleste, désir qu'entretient la divine Espérance, désir qui est infailliblement assuré d'arriver à son terme.

Lui. — Je comprends que pour beaucoup de cœurs, celui-là remplace tous les autres...

Moi. — ...ou plutôt, sans remplacer les autres, comble ce qu'ils peuvent laisser provisoirement de vide ici-bas dans les normales appétitions de l'être humain, corps et âme, vers le bonheur.

Lui. — Cette théorie du désir chrétien est curieuse... Je n'y avais pas réfléchi... Ma foi, voilà du coup un joli stock de souffrances humaines presque supprimées, comme vous dites, si l'humanité voulait davantage profiter des ressources de la vie chrétienne. La sagesse antique avait déjà mis en relief la condition heureuse de l'homme qui sait se contenter *de peu !...*

Moi. — La foi renchérit sur la sagesse antique. Elle apprend à se contenter *de tout*. Ce n'est pas la restriction des désirs que prêche sa sublime philosophie ; au contraire, elle en augmente jusqu'à l'infini la portée et l'étendue. Ce qu'elle nous enseigne, c'est le grand art divin de l'espérance et de l'amour de Dieu dans tous les détails de la vie,

Qui cherche en tout sa volonté suprême
Et ne se cherche jamais !

Lui. — Avec une pareille doctrine l'âme vraiment chrétienne est comme vaccinée, immunisée contre le poison dont les mille privations de la vie infectent notre pauvre cœur!

Moi. — Elle l'est davantage encore, je veux dire plus radicalement, de manière plus efficace, contre la souffrance des *déceptions*. Pour autant que la déception se distingue de la privation et se rapporte moins à la chute d'une espérance trompée qu'à la ruine d'une illusion, d'un rêve, d'un échafaudage chimérique d'avenir, elle consiste plutôt dans une erreur de l'imagination et de l'esprit que dans le vide d'un appétit inassouvi.

Lui. — La distinction me paraît subtile... Au fond toute privation est une déception, et *vice versa*.

Moi. — Mais non!... Déception de l'appétit et déception de la pensée sont choses tout aussi différentes que nos deux facultés d'aimer et de connaître. Comprenez-vous que la distinction a sa raison d'être?

Lui. — On va voir... Continuez...

Moi. — Nous touchons là au grand chapitre des désenchantements de la pensée, de la cuisante sensation de douleur dont souffrent les âmes mal trempées en face de la constatation de l'erreur où elles s'étaient complues, et que dissipe, pour la réduire souvent à néant, l'apparition subite de la vérité dans l'évidence sévère de ses réalités objectives.

Lui. — Vous voulez parler des illusions?

Moi. — Oui, et des désillusions affligeantes dont on les paie quand on a la mauvaise inspiration de s'y laisser prendre. L'illusion c'est l'erreur du jugement, joliment encadrée dans les aberrations concomitantes de l'imagination, toujours prompte à se créer des chimères fantastiques.

Lui. — Mieux vaudrait éviter la souffrance de la désillusion!... C'est évident! Mais comment y échapper?

Moi. — L'âme chrétienne y échappe... pour cette très simple raison, en partie double, que tout d'abord elle est fortement nourrie de vérités dans tous les ordres de la pensée théorique et pratique, et ensuite, que, s'il lui arrive

d'être le jouet d'une erreur, sa surnaturelle docilité au vrai la fait passer sans secousse du mauvais au bon chemin, lui évite ce que précisément l'orgueil humain trouve d'infiniment désagréable à s'avouer qu'il a fait fausse route, à brûler ce qu'il a adoré, à réformer les jugements faux où il s'était complaisamment abandonné, pour en embrasser d'autres, qui peut-être lui répugnaient, qu'il avait combattus!

Lui. — C'est l'histoire de nos erreurs que vous touchez là...

Moi. — ...Ne tient-elle pas une large place dans la vie, avec tout son cortège des douleurs que nous devons à la pénible surprise des désillusions?

Lui. — C'est vrai!... Mais, encore une fois, je ne vois pas bien comment la foi peut nous en garantir.

Moi. — Je viens de vous le dire : 1° en nous les évitant dès le début ; 2° en nous évitant ce qu'a de douloureux le choc de la déception chez les esprits sans foi.

Lui. — Pour le « primo, » je ne dis rien. Il est certain que l'esprit chrétien est moins rêveur à vide, plus précis, pratique et positif que tout autre...

Moi. — ...Parce qu'il a, plus que tout autre, le sens vrai et mesuré des réalités, présentes et futures ; qu'il estime la vie à sa juste valeur et sait par avance très exactement quels sont les bons chemins à fréquenter, les mauvais qu'il faut fuir.

Lui. — ...La poésie du rêve lui est donc interdite?...

Moi. — ...Mais non!... La poésie et le rêve lui sont parfaitement permis, et vous n'ignorez pas les chefs-d'œuvre que l'esthétique des beaux-arts, littérature, musique, peinture, sculpture, architecture, etc..., doit aux inspirations de l'esprit chrétien...

Lui. — ...Dante, Corneille, Fra Angelico, Michel-Ange, Palestrina, Gounod...

Moi. — ...Mais l'esprit chrétien, quand il rêve, sait qu'il rêve, et n'est point tenté de prendre un songe creux pour une réalité. Il aime et admire la poésie ; mais la poésie pour lui est et reste de la poésie, rien de plus, un rayon de lumière qui donne du charme à la vie, et non pas cette fausse doublure de la réalité à laquelle s'attachent sottement les imaginatifs, qui n'ont pas, ainsi que l'homme de foi, le sens exact de l'harmonie du vrai, du beau et du bien dans la vie présente.

Lui. — Votre « secundo » m'embarrasse davantage. Au risque de tomber dans une répétition, je vous avoue que je ne vois pas trop comment l'esprit chrétien évite ce que vous appelez très bien le choc, souvent fort dangereux, pénible toujours, de la déception. Qu'on ait chez nous moins d'illusions qu'ailleurs, je le comprends, et c'est vrai! Mais enfin, l'on en rencontre tout de même sur sa route, et quand vient l'heure de la désillusion...

Moi. — ...Alors, mise en face de son erreur qu'elle constate, l'intelligence du fidèle peut bien éprouver une impression de surprise désagréable à la nature tout d'abord, mais non pas la souffrance de l'orgueil blessé qui se cramponne à son erreur et n'en démord, quand il lui arrive d'en démordre, qu'après un long et meurtrier combat intérieur. La déception est prévue à l'avance dans le programme de la foi chrétienne, qui nous apprend à nous méfier de notre faillibilité native et nous met en disposition de pratiquer, à l'occasion, dans l'abandon tout simple de nos erreurs et de nos rêves, la vertu d'humilité.

Lui. — C'est un liniment...

Moi. — ...Mieux que cela!... un cautère qui brûle jusqu'aux racines le mal dont souffrent tant les pauvres gens sans foi ni solide vertu, que la désillusion, en les brisant par la chute, plonge si profondément dans le marasme du noir découragement, en attendant qu'elle oriente par contre-coup leurs énergies blessées dans la voie des pires contradictions et révoltes!

Lui. — Mon Dieu!... qu'une âme sincèrement et totalement chrétienne, imprégnée de foi et de vie surnaturelle jusqu'aux moelles, serait donc, d'après vous, un beau type d'humanité!...

Moi. — D'après moi?... Comment cela?...

Lui. — ...D'après ce que vous dites...

Moi. — Ai-je dit quoi que ce soit qui vous paraisse n'être pas la rigoureuse vérité?

Lui. — Je ne conteste pas la vérité de vos explications... Je constate seulement que c'est peut-être un peu trop beau... et un peu en dehors de la réalité...

Moi. — A qui la faute, une fois encore?... A la doctrine ou aux personnes?... à Dieu qui offre à pleines mains la vie heureuse dans la foi catholique, ou aux hommes qui refusent d'accepter son cadeau?...

Lui. — ...Aux personnes... aux hommes... c'est entendu!... Mais, tout grand qu'il soit, le cadeau l'est-il tant que cela, et ne pouvait-il l'être davantage encore?... Voilà sans doute, dans la vie chrétienne, bien des noirs chagrins évités, adoucis au moins, supprimés même si vous voulez... Et pourtant, la loi de souffrance est là, inexorable, qui plane quand même sur toute existence humaine... et il faut en convenir, Dieu n'a pas poussé l'amour de sa créature jusqu'à l'en dispenser!

Moi. — Vous voulez dire que, même en la supposant exempte des douleurs de la *privation* et de la *déception,* — ce qui est énorme déjà! — la vie de la foi n'en serait pas moins grevée de la troisième catégorie de souffrances que nous avons désignées du nom d'*afflictions ?*

LUI. — Parfaitement!... Sur les deux premiers points, je ne vous contredis plus... A vrai dire je n'y étais guère disposé, devinant à l'avance les fortes raisons que vous ne manqueriez pas de me servir. Mais sur la troisième source de nos humaines misères, je crois que vous aurez plus de peine à triompher.

MOI. — Pas davantage!... du moins je l'espère!... Essayons!

J'appelle *afflictions* les maux douloureux qui du dehors fondent sur nous, corps et âme, et que nous ne pouvons pas éviter.

LUI. — C'est tout à fait cela!... Frères, il faut souffrir!...

MOI. — J'ai dit « du dehors, » afin d'écarter tout de suite les afflictions dont nous sommes intérieurement nous-mêmes les causes, que nous nous infligeons librement à nous-mêmes. Celles-là sont à notre compte personnel. Nous n'en pouvons faire reproche ni à la nature, ni à Dieu, mais à notre seule volonté.

LUI. — On n'en souffre pas moins...

MOI. — ...et je vous dirai comment l'amour divin a voulu se pencher jusque sur ces plaies-là pour les guérir, malgré la vilaine responsabilité purement humaine de leurs origines. Mais, pour le moment, laissons-les de côté, pour ne considérer que les afflictions du dehors au sens vulgaire du mot...

LUI. — ...Une grêle, un déraillement de chemin de fer, une rage de dents, une typhoïde...

MOI. — ...Tout ce que vous voudrez, dans ce genre-là,... en ajoutant toutefois à ces misères corporelles les souffrances d'âme, les souffrances morales qui nous viennent aussi du dehors...

LUI. — ...Ah! très bien!... Exemples: la mort d'une personne chère, la trahison d'un ami, un revers de fortune, la noire calomnie, les inquiétudes, les peurs, les préoccupations angoissantes du lendemain succédant aux souvenirs pénibles de la veille, la perspective d'un chagrin qui menace à plus ou moins brève échéance...

MOI. — ...Allez plus loin encore, et joignez à la liste cette série mixte de souffrances qui ne sont tout à fait ni du dehors, ni du dedans, qui appartiennent à la fois aux deux ordres, comme celles qui nous viennent de notre tempérament physiologique...

LUI. — ...Toutes les affections passionnelles nerveuses...

MOI. — ...et même celles qui sont, dans les troubles intérieurs de conscience, la résultante des influences ambiantes, du pli de l'éducation antécédente, de nos fautes même et de nos propres sottises de tout genre, etc... Voilà ce que j'appelle des afflictions du dehors.

LUI. — Le programme est corsé!... Je constate que vous ne cherchez pas à le rapetisser.

MOI. — Notez ceci encore : j'ai dit « inévitables, » et j'entends par là toute souffrance quelconque que nous ne pouvons fuir, qu'il faut subir nécessairement.

LUI. — « Inévitable » est un mot qui dit tout...

MOI. — ...à la condition de le bien entendre! Vous parliez de grêle : voilà un malheur inévitable absolument. Mais, si un pécheur contracte, comme conséquence de sa faute, un malaise, une maladie, dont il lui devient ensuite impossible d'empêcher le cours naturel normal, cette maladie, évitable au début, devient à un certain moment une affliction impossible à empêcher : c'est de l'inévitable encore à partir de ce moment-là.

LUI. — De l'inévitable relatif, sous condition, mais libre à l'origine.

MOI. — C'est de tout mal inévitable, physique ou moral, qu'il est question présentement, autrement dit de toutes les misères qui chargent notre vie et que nous sommes dans la nécessité de subir, faute de pouvoir faire autrement.

LUI. — Voilà le problème de la douleur bien posé... La foi la supprime-t-elle, celle-là?

MOI. — Je vais vous répondre tout à l'heure. Laissez-moi auparavant déblayer le terrain d'une difficulté que vous m'avez objectée déjà, que j'ai déjà résolue, mais qu'il peut être utile de rappeler ici d'un mot en passant. La loi de souffrance pèse sur l'humanité...

LUI. — ...C'est un fait!...

MOI. — ...à propos duquel on énonce volontiers deux énormes sottises. Tout d'abord on en fait un grief à la Providence divine...

LUI. — ...Rien de plus banal que cette objection-là, en effet!...

MOI. — ...Et je crois vous avoir déjà dit l'origine humaine de la souffrance dans l'état présent des choses...

LUI. — ...Oui... le péché originel!...

MOI. — ...Et encore, tout en attribuant au péché originel le grand nombre de nos douleurs qui s'y rapportent comme à leur source, y aurait-il lieu de remarquer qu'une certaine catégorie de souffrances physiques pourraient très bien rester au compte de la très sage Providence divine, qui aurait voulu par ce moyen, pour l'homme comme pour la bête, protéger l'individu en l'avertissant des dangers qui menacent sa santé, et le mettant par là même en état de s'en défendre.

LUI. — Cette injure à Dieu, tirée de l'existence du mal dans le monde, cette première sottise, comme vous dites, est encore assez facile à repousser, au moins entre gens de foi, avec le dogme du péché originel et de ses suites...

MOI. — Voici la seconde, maintenant... Si Dieu est bon, pourquoi ne supprime-t-il pas la douleur dans sa créature qu'il aime?...

Lui. — ...Car enfin il le pourrait, après tout!...

Moi. — ...Il le pourrait?... Mais non! et c'est toute la réponse. Passe encore, pour lui, de réparer comme il le peut — notez ce verbe — les gaffes du libre arbitre humain ; mais les supprimer, autant dire, faire que l'homme ne soit pas homme, et se contredire en bouleversant le plan normal de ses destinées, cela non, Dieu ne le peut pas!

Lui. — C'est bien regrettable!

Moi. — Pas regrettable du tout,... et bien au contraire! Car il y a autre chose et mieux encore à répondre, ceci : A supposer que Dieu eût « pu » supprimer la souffrance dans la vie humaine, il est très chrétien, très théologique et très raisonnable de penser qu'il ne l'aurait pas voulu, et cela parce que la souffrance est peut-être la plus belle chose qui soit sortie de ses mains, l'œuvre pour lui la plus glorieuse dans toute la création, la plus merveilleuse et divine manifestation de son amour pour nous!

Lui. — Voilà du lyrisme aux arêtes un peu vives!... des mots bien durs à entendre!...

Moi. — ...C'est de l'absolue vérité, et tout ce qu'il y a de plus objectivement vrai comme réalité!

Lui. — Je sais bien!... Vous allez me parler de l'Incarnation, des mérites surnaturels de la douleur...

Moi. — Eh! sans doute, je vais vous en parler, et d'autres choses encore, qu'il faut penser et dire entre gens qui comprennent la langue surnaturelle de la foi. C'est un effroyable abîme sans fond que le problème de la douleur dans la vie humaine, un problème sans solution possible, en dehors de la foi!

Lui. — C'est vrai!... toutes les philosophies s'y sont essayées, sans jamais réussir!...

Moi. — ...un problème dont toutes les obscurités disparaissent comme par enchantement, et qui se transforme en certitudes calmes et profondes, accessibles à une intelligence d'enfant, dès qu'on projette sur ses redoutables inconnues l'éclat de la lumière révélée, de cette lumière où Dieu nous découvre lui-même le mystère de la souffrance, les divines et tout amoureuses raisons de son passage à travers notre existence sur la terre.

Depuis le premier chagrin d'Adam et d'Eve jusqu'à la fin du monde, pas une douleur humaine, vous m'entendez bien, pas une, si forte ou si légère qu'on veuille se l'imaginer, pas une seule, qui ne se transforme par une pensée de foi en perle précieuse, teinte en rouge du sang du Christ, et le sang du Christ c'est le sang de Dieu! pas une seule, donc, qu'Il n'aime comme une parcelle de lui-même, la chair de sa chair, la vie de sa vie, et où Il ne se complaise par conséquent d'un amour infini!

Lui. — En attendant... l'homme souffre!... Qu'il soit l'auteur de ses maux, c'est possible...

Moi. — La question n'est plus là entre nous... C'est un point fixé... N'y revenons pas sans cesse!

Lui. — Mais enfin, voilà le fait brutal : il souffre!...

Moi. — C'est dans sa souffrance que Dieu l'aime le plus... ne peut pas ne point l'aimer!...

Lui. — ...L'homme n'en sait rien!...

Moi. — ...Il le sait parfaitement, pour peu qu'il connaisse l'Evangile, et, dans l'Evangile, la passion douloureuse du Rédempteur, qui est Dieu!

Ce n'est pas tout! Dieu a encore une autre raison de se complaire à la souffrance chrétiennement acceptée. Il n'y voit pas seulement la teinte pourpre qui en fait, dans un sens très vrai, une goutte de sang divin émanée du Cœur blessé de Jésus-Christ ; il y voit aussi le plus bel hommage d'adoration et de culte que puisse lui rendre une créature raisonnable.

Lui. — Comment cela?...

Moi. — Se montrer gracieux, reconnaissant, fidèle à l'ami qui vous comble d'agréables faveurs...

Lui. — ...C'est facile...

Moi. — ...C'est peu de chose... ce n'est rien!... Mais aimer encore de la même confiante et inaltérable fidélité la main amie qui frappe et meurtrit, c'est mieux... et très beau, très grand, sublime, n'est-il pas vrai?...

Lui. — ...Le comble de l'amour!...

Moi. — ...Vous l'avez dit : le comble de l'amour, parce que, cette fois, amour pur sans l'ombre d'égoïsme, amour confiant qui se donne sans penser à recevoir, amour qui ne se cherche pas, que n'effleure aucun doute, que n'ébranle aucune méfiance, dont rien, pas même la souffrance venant d'une telle source, ne modifie le calme abandon de ses complaisances dans l'objet aimé!

Lui. — Voilà qui est aimer, à fond, de vraie amitié!

Moi. — C'est ainsi qu'aime son Dieu l'âme chrétienne quand, au travers d'une souffrance, elle lui reste fidèle, et, au lieu de la repousser comme la révolte de la nature l'y engage, embrasse quand même fidèlement la main divine qui la frappe! Imaginez-vous que cette attitude-là puisse trouver le Cœur de Dieu insensible?... Imaginez-vous, de la part de sa pauvre petite créature endolorie, un hymne de respect, d'adoration et d'amour dont il soit plus fier, plus content, plus glorifié?!...

Lui. — C'est bien dur tout de même!... la pauvre créature est toujours là!...

Moi. — Je n'ai garde d'oublier la place qu'il convient de réserver aux exigences de la nature dans la douleur, même très chrétiennement entendue et acceptée. Nous en dirons un mot tout à l'heure. Restons tout au plai-

sir et à la réconfortante vérité de notre analyse de la doctrine catholique de la douleur. Nous venons de la voir du côté de Dieu. Regardons-la maintenant, par l'autre face, du côté du patient.

Voici d'abord quatre caractéristiques très remarquables de la douleur chrétienne : elle est *expiatrice, satisfactoire, impétratoire, sanctifiante.*

LUI. — Voilà de bien grands mots!

MOI. — Non,... tout petits, et très clairs à entendre, quand je vous les aurai traduits en langue vulgaire.

LUI. — Expiatrice, je comprends cela, à peu près.

MOI. — Tout péché comporte nécessairement deux réparations : il faut l'expier d'abord par le désaveu du repentir et la douleur de l'avoir commis ; il faut ensuite payer à la justice divine la dette conséquente au péché, c'est-à-dire subir la peine temporelle qui est comme la sanction tarifée de la faute. *Expiation* dans le premier cas, *satisfaction* dans le second. La souffrance surnaturellement fécondée par la foi suffit à tout cela ; et Dieu l'aime tant chez nous, en comprend si bien le poids, l'irritant contact, qu'il se contente de peu de chose pour pardonner ses fautes à qui les expie dans la douleur, et qu'il se montre généreux à l'accepter comme paiement de toutes nos dettes de péché, à effacer par elle jusqu'aux dernières traces de nos coupables infidélités à sa grâce.

LUI. — Il y a aussi les indulgences...

MOI. — ...Les œuvres indulgenciées sont très précieuses, et généralement plus ou moins pénibles par quelque côté... Mais il est permis de penser qu'elles n'ont pas devant Dieu la valeur d'expiation et de satisfaction de l'acte d'amour surnaturel qui reconnaît et baise humblement la main de Dieu dans la souffrance!

LUI. — Il est certain que ce doit être là l'holocauste par excellence, la grande immolation amoureuse du cœur, l'œuvre entre toutes, agréable aux yeux du Très-Haut...

MOI. — ...tout comme, entre toutes, a été sublime holocauste pour lui l'oblation volontaire des souffrances de son Fils, le Verbe Incarné, au Calvaire ; et, de même que c'est sur sa croix que l'Homme-Dieu a exercé le plus puissamment l'efficacité de son intercession pour nous devant la miséricorde et la justice de son Père, c'est aussi sur sa Croix, dans l'oblation volontaire de sa douleur, de son plus cuisant chagrin, de ses larmes les plus amères, que l'âme chrétienne est toute-puissante sur le cœur de Dieu!...

LUI. — Toute-puissante?... c'est beaucoup dire...

MOI. — ...Pas trop!... J'entends par là la puissance de la prière — de l'impétration, c'est le mot théologique — qui monte jusqu'au trône de Dieu avec l'encens de la bonne souffrance, suppliante par charité pour l'amour d'autrui.

LUI. — Souffrir n'est pas prier, il me semble.

MOI. — Mais si!... La prière est une élévation de l'âme vers Dieu, accompagnée d'une demande...

LUI. — ...Il est alors différentes manières de prier...

MOI. — ...Autant que de manières de rendre à Dieu l'hommage d'adoration et de sollicitation confiante qui constitue essentiellement la prière.

LUI. — Le Christ a donc prié toute sa vie...

MOI. — ...Assurément... La continuité même de sa vie est une prière ininterrompue... mais nulle part il n'a autant ni si efficacement prié son Père pour nous que dans la douleur de sa Passion et de sa mort!

LUI. — Il aurait pu nous racheter sans aller jusque-là.

MOI. — Oui... et s'il est allé jusque-là, c'est qu'il a voulu glorifier dans sa propre personne la souffrance humaine, et en affirmer solennellement la toute-puissance sur le Cœur de Dieu en scellant de son sang sur la Croix la charte définitive de notre Rédemption.

LUI. — La souffrance chrétienne est donc, en raison de son efficacité impétratoire, une prière de choix...

MOI. — ...et en un sens très vrai, la prière vivante par excellence, le levier auquel, seul, Dieu a donné lui-même le privilège sacré d'ébranler sa miséricorde et sa justice.

LUI. — Si elles savaient cela, les pauvres mamans qui souffrent et qui pleurent parfois des larmes si amères...

MOI. — ...autant de gouttes de sang divin qui tomberaient en rosée de grâces sur le cœur de leurs enfants... tout comme ceux-ci, plus chrétiennement inspirés, sauraient par leurs petites croix déjà lourdes à porter, attirer la bénédiction d'en-haut sur leurs mamans!

LUI. — Dommage que nous ne soyons pas assez chrétiens pour penser à tout cela!... Que de souffrances gaspillées, perdues! Que de cris de douleur tombés dans le vide et le désespoir!...

MOI. — ...qui auraient pu devenir d'incomparables trésors de mérites à verser dans le sein des pauvres, à faire pleuvoir en secours surnaturels de paix et de salut sur la tête de nos parents, de nos amis, vivants et morts!... Au lieu de cela, comme des païens, nous gémissons et souffrons sans voir plus loin que le gémissement et la souffrance!... Nous nous laissons sottement mourir, à petit ou grand feu, de nos chagrins...

LUI. — ...au lieu d'en faire vivre nos frères...

MOI. — ...et surtout d'en vivre nous-mêmes, n'oubliez pas cela, car si la souffrance a auprès

de Dieu cette irrésistible efficacité de prière charitable pour les autres, elle est aussi, et avant tout, pour nous-mêmes un aliment puissant de vie surnaturelle, une source, sans fond, de paix et de bonheur...

Lui. — ...La bonne souffrance de Coppée?...

Moi. — Rien n'est plus sanctifiant pour l'âme chrétienne, rien ne trempe mieux sa vertu, toutes ses vertus, rien ne la met davantage en garde contre la surprise des privations, des déceptions, des mille accidents imprévus de l'existence, rien surtout ne l'unit plus étroitement à Dieu et ne lui rappelle avec plus de vérité et de mesure les réalités, humaines et divines, du temps et de l'éternité!

Lui. — Il y a longtemps qu'on a dit de la souffrance qu'elle est une grande maîtresse de sagesse et de force pour qui sait pénétrer ses enseignements.

Moi. — Oui!... Déjà la philosophie païenne, dans sa plus parfaite expression, avait aperçu — lueur fugitive à travers l'obscurité épaisse de beaucoup de nuages d'erreur! — le grand rôle possible de la souffrance dans la vie humaine. Mais avec combien plus de vérité et de portée objective la doctrine catholique donne à ce rôle réformateur et sanctificateur, dans les deux ordres de la nature et de la grâce, toute sa splendeur, toute sa divine et humaine puissance!

Lui. — C'est là, en effet, un point de prédication sur lequel on insiste beaucoup dans la religion catholique. Telles pages que l'apologie chrétienne de la bonne souffrance a inspirées à nos orateurs sacrés, à nos poètes, peuvent passer certainement pour ce qu'il y a de plus parfait dans les chefs-d'œuvre de la littérature humaine.

Moi. — Comprenez-vous maintenant pourquoi le chrétien, j'entends le chrétien vivant de foi surnaturelle sincère vigoureuse, bien loin de se plaindre des douleurs qu'il rencontre sur sa route, ne veut même pas se contenter de celles-là, et s'en inflige spontanément de supplémentaires?...

Lui. — ...Tiens!... Voilà à quoi je n'avais pas pensé... C'est la théorie catholique de la mortification, de la pénitence volontaire...

Moi. — Je n'avais garde de l'oublier!... Elle occupe dans la vie surnaturelle une trop large place, et elle projette sur le problème de la douleur une trop belle lumière pour ne pas mériter de nous arrêter quelques instants.

Lui. — Tous les saints ont été de grands crucifiés volontaires. C'est certain.

Moi. — L'œuvre de mortification n'est pas du tout le privilège des saints. Elle est, si j'ose ainsi dire, monnaie courante dans la vie chrétienne ordinaire, et Dieu l'a jugée si utile au bon équilibre de notre humaine moralité, si nécessaire même à notre salut final, qu'il nous en a imposé l'obligation par la voix de son Fils Jésus-Christ d'abord, et nous en a fait ensuite un rigoureux précepte par l'organe autorisé de son Eglise.

Lui. — Quatre-Temps, Vigiles, jeûneras... Vendredi chair ne mangeras...

Moi. — ...Et quand c'est Dieu lui-même qui, en plus de toutes nos autres inévitables souffrances, plante en plein cœur de sa société d'élus, de sa doctrine révélée, de sa propre vie communiquée aux hommes, l'arbre de la douleur volontaire, dont les fruits devront alimenter la vie de ses fidèles, vous voudriez qu'on vît dans la souffrance humaine, physique et morale, une tare déprimante, une souillure, une dégénérescence de l'espèce, un mal enfin qui ne serait que mal, et, comme tel, n'appellerait chez nous que la révolte de nos impuissantes répugnances?!

Lui. — Mais je ne veux pas cela du tout, je vous assure...

Moi. — ...Vous le vouliez tout à l'heure, quand vous vous faisiez l'écho des misérables qui blasphèment la sainte souffrance de l'homme et la jettent, comme la pire injure du désespoir, à la face du Dieu bon!

Lui. — Echo... simple écho!... Vous le savez bien!...

Moi. — ...Un peu plus que cela, avouez-le!... Vous n'aimez pas souffrir...

Lui. — ...Dame!... et vous?...

Moi. — ...et, n'aimant pas souffrir, redoutant la souffrance comme la peste, vous la fuyez, d'abord...

Lui. — ...Et vous?...

Moi. — ...Passe encore si vous ne faisiez que de chercher à la fuir, à l'éviter quand il est possible...

Lui. — ...Tout le monde en est là, je suppose!...

Moi. — ...Mais vous allez plus loin... Elle vous répugne et vous en médisez...

Lui. — ...Simple médisance, en tout cas...

Moi. — ...Vous allez plus loin encore : vous la calomniez en la noircissant de couleurs exagérément sombres qu'elle n'a pas, en refusant de voir, d'admirer, d'aimer, comme le plus joli présent de l'amour divin, le moyen de bonheur qu'elle cache sous sa rude enveloppe...

Lui. — ...L'amande reste bien amère quand même!... Pourquoi n'avoir pas mis un peu de sucre dans l'écorce?... Car enfin, voyons!... il faut que je vous ouvre franchement toute ma pensée... Vous dissertez très joliment, en bon théologien et saint homme que vous êtes...

Moi. — ...Passez, je vous prie... pas de personnalités!...

Lui. — ...Oui! vous faites de la souffrance un tableau ravissant, aux splendides couleurs, telles qu'il doit y en avoir sur les palettes célestes, s'il est des peintres là-haut! ...Pour un peu, d'après vous, la souffrance serait je

ne sais quelle merveilleuse invention de l'amour de Dieu pour nous, la plus belle peut-être...

Moi. — ...Parfaitement... Dante a bien montré dans sa *Divine Comédie* comment et pourquoi

L'amor di Dio fece l'Inferno ;

pourquoi et comment l'enfer est une sublime invention de l'amour divin à notre endroit... parce que sublime moyen de nous amener au Paradis, sans violenter notre libre arbitre... L'invention de la douleur est quelque chose comme cela !...

Lui. — Très bien !... Tout ce que vous voudrez !... Mais enfin un fait est là, contre lequel ne prévaudront ni théologie, ni poésie, ni vertu, tant belles et fortes qu'on les suppose !... Un fait brutal, inéluctable... La souffrance fait souffrir ...et ceci est contre nature... De quelques ornements qu'elle la décore, la grâce, en fin de compte, même chez les saints, ne supprime pas la douleur !... La nature ne se tait pas, elle ; on ne peut jamais la réduire au silence !... Et si elle crie bien haut ses déchirements, comme c'est son droit et son devoir, quelle conclusion faut-il adopter : l'irrémédiable plaie de la nature ou l'impuissance de la foi ?

Moi. — Ni l'une ni l'autre !... Je vous ai laissé parler... Veuillez m'écouter à votre tour.

Tout d'abord, qui vous a dit que la foi supprime la douleur ?... En thèse générale, c'est faux, ainsi d'ailleurs que notre quotidienne expérience le constate.

Lui. — Qu'elle l'atténue... c'est vrai !... Mais la supprimer ? Non !... Jamais !

Moi. — Ce « jamais » est peut-être un peu absolu... Mais passons... je l'accepte... Et après ?

Lui. — Je nie que la grâce supprime la douleur...

Moi. — ...Et moi aussi... grand Dieu !... Allons-nous nous éterniser en discussion sur une évidence pareille ?... Nous sommes pleinement d'accord !... Et plus encore, beaucoup plus que vous ne pensez !...

Lui. — ...Très bien, alors !...

Moi. — ...Car, non seulement la grâce ne supprime pas la souffrance de la nature, mais il serait très fâcheux qu'elle la supprimât... et c'est pour cela sans doute que la douce Providence nous l'a laissée...

Lui. — Que voulez-vous dire ?... Fâcheux ?... Comment cela ?...

Moi. — Eh oui !... cette supression serait fâcheuse, puisque c'est dans ce déchirement de la nature que se trouve toute la force, tout le mérite, toute la valeur surnaturelle de la bonne souffrance. Qui dit bonne souffrance dit « souffrance » d'abord, — voilà pour le fond, — et « bonne » ensuite, voilà pour la forme, la transfiguration céleste de la douleur... mais de la douleur... et non pas de l'inertie, de l'insensibilité !... Imaginez-vous ce qu'aurait été aux yeux de Dieu le Père un Christ qui n'aurait pas souffert dans sa nature, qui n'aurait subi que les apparences de sa Passion ?

Lui. — Il ne faut donc pas dire qu'avec beaucoup de foi et de vertu on arrive à ne plus souffrir du tout !...

Moi. — Qui a jamais rêvé sottise pareille ?... Où trouve-t-on plus d'intensité d'afflictions que dans les saints parvenus au plus haut degré de sainteté, jusqu'à leur dernière heure, et, pour tout dire d'un mot, dans le Christ, jusqu'au *Consummatum est ?!*

Lui. — Le cri de la nature est inévitable !

Moi. — Absolument !... et ce n'est pas sur ce point-là que porte la différence radicale de la théorie chrétienne de la douleur comparée avec toutes les autres !... En dehors de la foi catholique la poussée douloureuse de la nature est une impasse fermée, au bout de laquelle il y a un mur où vient s'écraser la rage du patient dans un stoïque désespoir ou dans le hoquet d'une suprême et impuissante révolte ! Chez nous, ce mur n'existe plus. La foi l'a renversé. C'est au-delà, dans toute la vie surnaturelle, et jusqu'aux profondeurs de l'éternité que se répercute, en échos de vie féconde et de joies divines, le cri prolongé de la nature saignante. Alors que la souffrance sans foi n'a qu'une face, où la nature s'abîme dans son isolement, la souffrance chrétienne en a deux : par un côté elle reste nature, et cuisante affliction ; par l'autre, je l'ai dit déjà, elle s'illumine des clartés de la foi, s'empourpre du sang du Christ, se transforme en la perle précieuse où Dieu se complaît à goûter l'hommage filialement amoureux de sa créature, à accepter la participation vivante au sacrifice de son Fils Jésus-Christ, en même temps que sa grâce en fait pour l'âme souffrante un très puissant moyen d'expiation, de satisfaction, de mérites et de sainteté !

Lui. — En sorte qu'il vaut mieux souffrir que ne souffrir pas ?... aller au-devant de la douleur plutôt que de la fuir ?... l'aimer plutôt que de la détester ?...

Moi. — N'allons pas si vite, je vous prie... La grâce ne détruit pas la nature ; si donc Dieu la laisse subsister en nous, c'est qu'il n'entend pas nous défendre de subir la sollicitation de ses essentiels instincts... Elle crie, et nous avons des oreilles. Donc, il nous faut bien l'entendre. Mais l'*entendre* et l'*écouter* sont deux !... Païen et catholique entendent également — c'est permis autant que fatal — la voix de la nature. Le païen l'écoute, la suit, s'y abandonne ; le chrétien écoute, en même temps que la nature, la note d'accompagnement que sa foi y ajoute ; il sait en quelle mesure il doit se méfier de la note naturelle isolée ; il n'y abandonne pas les complaisances de son oreille, ou plutôt, comme Dieu ne veut pas qu'il l'entende seule séparé-

ment, il y joint toujours les résonances harmoniques surnaturelles de la foi!... Et voilà précisément par où, sans cesser de rester naturellement pénible, la souffrance perd pour lui la caractéristique exaspérante qu'aucune doctrine au monde, en dehors de la catholique, n'est capable de lui enlever!

Lui. — C'est ce que je disais... Il n'y a pas suppression... mais il y a atténuation...

Moi. — ...C'est la récompense que Dieu accorde ordinairement à qui fait en son nom généreux accueil à la bonne souffrance... Et encore faut-il s'entendre sur cette atténuation!...

Lui. — ...Il est clair, par exemple, qu'une rage de dents ne cède pas devant la médication d'une prière...

Moi. — ...Directement, non! La physiologie est en jeu ici, avec ses lois naturelles, normales et pathologiques, qui, sauf miracle, suivent leur cours régulier. Mais tout le monde sait l'énorme influence qu'exerce indirectement le moral sur le physique, l'état psychologique de l'âme sur l'intensité et les répercussions de la douleur physiologique dans les profondeurs de l'être humain. Tous les médecins vous disent: il n'y a pas de maladie, il n'y a que des malades; il n'y a pas de souffrance, mais des gens souffrants; par où ils veulent affirmer que l'évolution de la maladie et de la douleur sont choses rigoureusement subordonnées aux états intérieurs individuels des sujets qui en sont affectés; et, très certainement, un homme moralement calme souffre moins du même mal, toutes choses égales par ailleurs, souffre en tout cas de façon moins irritante et exaspérante que celui chez qui le moral en désarroi et la sensibilité générale déséquilibrée offrent un terrain de culture particulièrement favorable aux poussées aigües de la douleur.

Pour tout dire d'un mot, la bonne souffrance met en *paix* le cœur du chrétien, et n'eût-elle que ce singulier et très divin privilège, je serais encore en droit de dire qu'elle fait plus que sanctifier, préparer l'âme aux touches surnaturelles de la grâce; qu'elle fait plus que commencer de la faire vivre d'une vie suprahumaine, déjà presque céleste par avant-goût; qu'elle fait plus qu'apporter une atténuation précieuse au choc des afflictions; oui, elle fait plus et mieux que cela encore, elle donne du bonheur...

Lui. — ...Je vous arrête!... Cela non, par exemple!... Vous ne pouvez pas dire que la souffrance donne du bonheur...

Moi. — ...Je le dis cependant, très nettement!... mais de la souffrance chrétienne, de la bonne souffrance, de celle qui, au lieu de la révolte, apporte au cœur le doux calme moral de la paix!

Lui. — La paix n'empêche pas de souffrir... donc d'être malheureux...

Moi. — ...si souffrir c'est être malheureux...

Lui. — ...Evidemment!... et qui en doute?...

Moi. — ...Il en faut bien douter, de ce fameux vulgaire aphorisme, s'il est vrai qu'en Jésus-Christ, un homme comme vous et moi, la souffrance, qui est la vôtre et la mienne, n'a pas empêché son âme, identique à la vôtre et à la mienne, de jouir du parfait bonheur humain, de celui qui nous attend après la mort!...

Lui. — Croyez-vous?...

Moi. — ...Mais oui!... C'est ainsi!... C'est un dogme catholique, suffisamment d'ailleurs appuyé sur la raison, l'union de l'âme du Christ à la divinité du Verbe ne se comprenant guère sans l'état de vision béatifique dans cette âme...

Lui. — ...Un homme heureux quoique souffrant?!...

Moi. — ...Vous pourriez presque dire: heureux parce que souffrant!

Lui. — Je ne comprends plus!...

Moi. — Il n'y a là pourtant aucun mystère!... Votre surprise m'étonne... Les angoisses qui étreignent le cœur d'une mère l'empêchent-elles de se complaire avec bonheur dans l'amour de ses enfants?... Et, si âpre qu'elle soit, la douleur qui lui en vient empêche-t-elle le cœur humain de se complaire avec bonheur dans le cher objet aimé, de se délecter même de la souffrance qui part de là et qui se trouve être un aliment de plus à l'amour?

Lui. — Ce n'est pas la même chose!... Vous me parlez là de souffrances au fond desquelles il y a de l'amour... L'aiguillon pique toujours... mais l'amour neutralise le venin... La plaie reste belle... et quand ce n'est pas l'amour qui l'a faite, c'est lui qui la panse, qui n'en peut approcher sans l'aimer parce qu'elle est encore et toujours quelque chose de celui ou de celle qu'il aime!...

Moi. — ...Admirablement dit!... Or, tout justement, la bonne souffrance, la souffrance chrétienne, toute souffrance sur laquelle s'inclinent la lumière de la foi et le bon sentiment surnaturel du cœur, est une souffrance au fond de laquelle il y a de l'amour, du plus beau, du plus pacifiant et béatifiant qui soit, de l'amour même de Dieu.

Ecoutez bien ce qui me reste à vous dire... Après quoi, ce sera la fin... Vous réfléchirez et conclurez... Je n'aurai plus rien à ajouter... Les idées et les mots me manqueront pour vous parler mieux et davantage des sublimes beautés de la doctrine chrétienne de la souffrance.

Lui. — Nous voilà montés bien haut déjà...

Moi. — Le dernier terme de l'ascension approche... Le voici...

Pour l'âme chrétienne, toute douleur du dehors, inévitable, est l'expression vivante de la volonté de Dieu.

LUI. — Entre fidèles catholiques, c'est une vérité d'enseignement courant.

MOI. — Ce n'est pourtant pas un mystère!... La raison philosophique naturelle peut très bien se démontrer cela... Mais c'est une vérité que l'orgueil de la nature accepte difficilement!... Très heureusement, chez nous, la foi révélée la confirme.

LUI. — Entendu!... Point d'objection là-dessus pour nous.

MOI. — Point d'objection possible, non plus, sur cette seconde absolue vérité, complémentaire de l'autre, à savoir que Dieu, essentiellement bon, incapable de vouloir aucun mal, quand il veut quelque chose ne peut vouloir que quelque chose qui est bien, qui est bon, infiniment bon dans sa pensée, comme sa Bonté même...

LUI. — ...S'il était mauvais, méchant, cruel, par quelque endroit... autant nier son existence!

MOI. — De ces deux vérités, rigoureusement évidentes, en découle une troisième, tout aussi certaine, à savoir que Dieu ne peut offrir ou imposer à sa créature humaine une douleur sans lui offrir ou lui imposer par là-même une chose bonne, une générosité amoureuse de son Cœur de Dieu...

LUI. — ...Cadeau, chose bonne, générosité?... A son point de vue, peut-être!... Mais au nôtre?...

MOI. — Vous touchez là au point délicat, au centre du problème... C'est déjà quelque chose que de comprendre pourquoi la douleur imposée à l'homme, vue du côté de Dieu, ne peut être qu'un bien, et je dis, non pas le bien de Dieu, mais le bien de l'homme...

LUI. — ...vue du côté de Dieu... seulement... c'est clair!... On ne peut nier cela!

MOI. — Qu'importe à l'homme l'obscurité qui plane sur le pourquoi et le comment de ce bien « divin » qui est sa souffrance, si, en définitive, sa raison et sa foi lui disent clairement que ce bien voulu par Dieu ne peut pas ne pas être son bien aussi à lui, homme souffrant!

LUI. — Il aimerait mieux savoir le pourquoi, le comment...

MOI. — ...Il le saura plus tard!... Présentement, c'est le mystère caché des desseins de la Providence qui nous gouverne, nous gouverne bien, ne peut pas nous gouverner mal, nous veut heureux, et donc fait entrer notre souffrance dans le programme des conditions requises pour notre bien, notre bonheur d'ici-bas d'abord, et de là-haut ensuite.

Or, devant ce mystère du pourquoi et du comment des volontés divines à notre endroit, le chrétien s'incline; l'homme sans foi ne s'incline pas! L'un voit très bien les motifs profonds de sa résignation obéissante, là où l'autre ne veut apercevoir que des motifs de maudire l'injuste sort, la marâtre destinée, l'aveugle hasard qui l'écrase. Laissons désormais celui-là, et n'en parlons plus!

Pour l'âme fidèle, c'est la main même de Dieu qui présente le calice d'amertume; elle la baise avec respect. Au fond du calice, même à l'heure de la mort, angoissante entre toutes, sa foi lui montre l'amour de Dieu; simple, confiante, elle boit la coupe d'amour. Elle regarde bien en face la plaie saignante de sa chair: c'est Dieu qui l'a faite! Le coup lui vient de qui l'aime infiniment plus qu'elle ne se peut aimer elle-même! La nature souffre... mais sa plainte expire à l'entrée du cœur où règne la paix silencieuse et l'amour fidèle quand même!

LUI. — ...C'est comme tout à l'heure à propos des mamans, des époux, des amis, que les blessures d'amour n'atteignent pas dans leur affection, ne troublent pas dans la tranquillité supérieure de leurs complaisances...

MOI. — ...Avec cette différence qu'ici la blessure est encore plus d'amour qu'entre cœurs humains... car Dieu sait aimer autrement que nous!

LUI. — Sur qui comprend bien cela, la souffrance n'a plus de prise!...

MOI. — ...Sur la nature, si, toujours!... Sur l'âme, sur la volonté, sur la céleste tranquillité de l'esprit, non!... Vous avez raison!... Et puisque vous m'entendez si bien, vous vous expliquerez sans doute, maintenant, le cas, plus rare, il est vrai, mais fréquent encore dans la vie chrétienne, des âmes qui sont arrivées à saisir si bien l'amoureux mystère de la souffrance, qu'elles l'ont *aimée,* et ont voulu en vivre, pour vivre davantage de la volonté même de Dieu, s'y sont passionnément complues, y ont trouvé le suprême bonheur, la céleste joie du repos sur le Cœur Bien-Aimé.

LUI. — On raconte, en effet, qu'il s'est trouvé des saints pour demander à Dieu de les faire souffrir plutôt que de leur donner les joies du Paradis... J'avais toujours trouvé cela un peu fort!...

MOI. — Qu'en pensez-vous maintenant?

LUI. — Cet état d'âme ne me semble plus aussi inexplicable... Il s'explique même très bien, après tout ce que vous venez de me dire... C'est tout de même, je crois, une exception!

MOI. — Une exception?... je veux bien,... mais dans le sens d'une perfection supérieure, difficile à atteindre, sur la ligne uniforme de la doctrine et de la pratique chrétienne... et non point une dérogation à des règles qui seraient au seul usage de la vie ordinaire courante.

LUI. — Il y a des degrés dans la perfection...

MOI. — ...Degrés tout accidentels, qui ne sont simplement que la mise en pratique, de plus

en plus sincère et constante, du même principe qui montre à l'âme chrétienne la volonté de Dieu sous l'écorce de la souffrance.

LUI. — Le malaisé n'est pas de l'y voir, mais de l'aimer comme il faudrait...

MOI. — ...Vous faites erreur!... Je vous ai déjà assez dit comment aimer Dieu, toutes ses saintes volontés, de vraie et pure charité surnaturelle, froide, intelligente...

LUI. — ...sans température... je m'en souviens!...

MOI. — ...était chose facile!... Ce qui l'est moins, peut-être, que vous ne supposez, c'est d'avoir le regard de l'intelligence assez limpide, assez dégagé des nuages de la sensibilité et de l'égoïsme, pour prendre conscience des manifestations de la volonté divine là où il lui plaît de s'affirmer, de s'imposer à nous.

Mais enfin, beaucoup de chrétiens, très ordinaires, sans aucune éducation naturelle ou théologique préparatoire, sont très capables d'en arriver là tout de suite, aussitôt instruits des vérités essentielles qu'enseigne la doctrine catholique sur les souffrances humaines, les souffrances du Christ et le rôle harmonique parallèle des deux sortes de passion dans l'œuvre de la Rédemption.

Supposez donc un de ces chrétiens-là, vous-même si vous le voulez, et dites-moi ce qui lui reste sur les épaules des mille angoissantes tribulations et crève-cœurs qui torturent si misérablement le reste de l'humanité...

LUI. — Il reste toujours que la nature souffre...

MOI. — ...Bien entendu!... Mais que reste-t-il, chez l'homme de foi, des douleurs supplémentaires sans nombre, physiques et surtout morales, qui sont fatalement, chez les autres, l'écho prolongé de la nature blessée?...

LUI. — De ce côté-là, évidemment, le chrétien souffre moins, beaucoup moins, est moins malheureux que ses pauvres frères à morale sans Dieu, à vie sans grâce surnaturelle!

MOI. — Voilà déjà un point acquis, énorme, à l'avantage de la religion catholique, quant à la vie heureuse de l'homme sur la terre.

Et maintenant, si vous ajoutez à cela que la vie chrétienne, pratiquée très sérieusement, amène vite ses fidèles, non seulement à *accepter paisiblement* la douleur, mais à l'*embrasser,* à l'*aimer,* à la souhaiter comme don de Dieu, comme source infailliblement féconde d'expiation, de satisfactions, de mérites pour les autres, de sainteté croissante pour eux-mêmes, me concèderez-vous qu'en définitive la vie chrétienne cesse d'être malheureuse du fait des *afflictions,* qu'elle en peut même devenir heureuse, au vrai sens du mot, si c'est être heureux que posséder, dans le filial abandon à la douce Providence du Dieu-Amour, l'inaltérable tranquillité de l'esprit et du cœur au milieu des misères de la vie présente?

LUI. — Il faut bien que j'en convienne!... C'est logique!

MOI. — Et quand je vous aurai rappelé d'un mot ce que nous avons dit de l'absolue efficacité de la foi chrétienne pour préserver l'homme des souffrances de son propre péché d'abord, et ensuite de celles qui accablent les autres mortels dans les *privations* et *désillusions* continues de la vie, que conclurez-vous?

LUI. — Il faudrait conclure qu'un vrai chrétien n'est pas le plus malheureux des hommes... loin de là!...

MOI. — ...Ce n'est pas généreux comme logique, cette fois!...

LUI. — ...Je veux dire, et vous m'entendez bien, que, comparée surtout aux autres, la vie chrétienne n'est pas, ne peut pas être, pour aucun fidèle, une vie malheureuse, au sens du moins qu'on donne vulgairement à cette épithète où l'on vise, comme étant le principal malheur de la vie, les souffrances qui la traversent...

MOI. — ...De sorte que, si l'on adoptait la définition négative que vous savez, et qui tient pour heureux simplement l'homme qui n'est pas malheureux, parce qu'il ne souffre pas, il faudrait conclure encore...

LUI. — ...que le chrétien a ici-bas une vie heureuse, très heureuse, la plus heureuse de toutes... ...Mais la définition négative est-elle juste?... Suffit-il de n'être pas malheureux pour être heureux par là même?...

MOI. — ...Beaucoup le pensent... faute de pouvoir imaginer ici-bas quelque chose de mieux que de ne souffrir pas.

LUI. — Est-ce votre avis?

MOI. — Nullement!... Le bonheur de vivre réclame quelque chose de plus positif que cela, quelque chose qui remplisse de façon réelle les désirs de félicité et capacités de jouissance que le Dieu bon, Créateur et Rédempteur, n'a pas creusés au fond de nos entrailles pour les laisser vides.

LUI. — Ah!... j'aime vous entendre parler ainsi!... Vous avez déjà plusieurs fois insinué cette idée-là, — qui me plaît beaucoup, — de la jouissance nécessaire au bonheur de la vie...

MOI. — ...Ce n'est que du bon sens naturel, fortement doublé de foi révélée par Dieu!... Eh bien! désormais vous me comprendrez, je suppose, si je vous dis que les plus grands jouisseurs de cette vie terrestre... ce sont les saints!

LUI. — Assurément, je comprends cela!... Mais vous devez comprendre aussi que c'est là une vérité à laquelle il faut être préparé... que le vulgaire ne soupçonne pas...

MOI. — ...Le premier fidèle venu, la première bonne femme ignorante et dévote que vous voudrez, font mieux que soupçonner cette vérité-là: ils la vivent; et parfois avec une intensité ineffable de joies...

LUI. — ...intérieures et morales...

MOI. — ...extérieures aussi quelquefois, par surcroît de contre-coup indirect... Mais, vous avez bien dit : intérieures et morales !

LUI. — Sur ce terrain-là, point de doute... le bonheur est pour nous, chrétiens !

MOI. — Voulez-vous me dire enfin — c'est ma dernière question et mon dernier mot — si le bonheur humain terrestre peut être ailleurs que là, j'entends le bonheur humain qui réalise le *bien-être* de tout l'individu dans l'équilibre harmonique parfait de toutes ses parties, de tous les éléments hiérarchiques qui concourent à sa vie intégrale et, au plein sens du mot, *humaine?*

LUI. — Vous avez partie gagnée !... et depuis longtemps, dans ma pensée, je vous l'assure !... Mais j'étais content de vous offrir l'occasion de dissiper certaines obscurités qui, chez moi comme chez tant d'autres mal ou insuffisamment instruits de la doctrine catholique, empêchent de comprendre que dans la foi révélée et la grâce surnaturelle se trouve, indéfiniment ample, toute la vie heureuse de l'homme ici-bas... ; et cela à cause de l'idée fausse qu'on se fait des vraies origines et destinées de l'homme, du concept erroné qu'on se fabrique — par complaisance pour l'attraction des voluptés sensibles — de la vie heureuse telle que Dieu infiniment sage et bon nous l'a préparée. Cette vie heureuse, éclairée de la double lumière de la raison et de la foi est si splendidement belle et bonne, qu'on ne voit pas ce que l'imagination la plus difficile pourrait y souhaiter de plus parfait encore...

MOI. — ...Pardon !... Une imperfection radicale lui reste, qui ne lui permettra jamais de donner complète satisfaction aux appétits de bonheur qui nous tourmentent, imperfection que Dieu lui-même n'était pas capable d'éviter, au moins dans le temps présent de la vie mortelle !

LUI. — C'est vrai !... le tableau de la vie heureuse, même parfaitement chrétienne, reste toujours trop court, à cause de la mort, trop incomplet à cause de l'impossibilité où est notre cœur, aux abîmes sans fond, de trouver son plein repos de jouissance ailleurs qu'en Dieu...

MOI. — ...Aussi faut-il toujours joindre les deux parties de la synthèse catholique, les deux étapes de la vie : la vie heureuse du temps, et son complément, absolu cette fois, dans la béatitude intégrale et sans fin de l'éternité...

LUI. — ...Deux morceaux de vie qu'il ne faut pas séparer, cela va de soi !... Il est bon, nécessaire même de penser au Paradis, sans lequel le dogme catholique de la vie humaine heureuse resterait incomplet... avec lequel toutes les difficultés, tous les doutes, toutes les obscurités du problème de la douleur s'évanouissent !... Mais je vous reste tout de même particulièrement reconnaissant de m'avoir, comme je vous l'avais expressément demandé, fait voir que le Bon Dieu et son Eglise veulent l'homme heureux dès maintenant au cours de sa vie mortelle, et qu'il appartient exclusivement à la morale catholique, dans sa synthèse de vérités naturelles et revélées, de lui assurer la seule vie temporelle heureuse qui soit possible et pleinement satisfaisante pour lui, en attendant l'heure de son passage de la félicité caduque du temps à celle de la future vision béatifique !

MOI. — Un mot encore, avant de nous séparer... Ce n'est point par pur souci de curiosité théologique, n'est-ce pas? que nous avons si longuement disserté sur la vie heureuse.

Il faut terminer par où nous avons commencé, et ajouter à tout ceci la conclusion finale qui était l'objet de nos entretiens...

LUI. — ...Une dernière pelletée de terre sur les misérables petits manuels laïques... Les voilà, cette fois, bien enterrés !

MOI. — Nous y aurons mis le temps...

LUI. — Quelle profonde misère, tout de même, et quelle honte pour la dignité humaine que l'ignorance et l'erreur où croupissent tant de gens sur la vraie notion, la seule raisonnable et possible, de la vie heureuse ! Car tout le mal est là !

MOI. — Oui, tout est là... Aussi les manuels scolaires fameux de morale et d'histoire ont-ils bien soin de concentrer leurs efforts, tantôt ouvertement, tantôt de façon sournoise et perfide, sur cette erreur fondamentale qui tue dans ses racines toute la morale, aussi bien naturelle que catholique, erreur originelle d'où procède infailliblement une orientation faussée de la vie tout entière.

Quand nos gamins de dix ans seront bien avertis que tout le bonheur de la vie consiste dans la satisfaction maxima des appétits du corps, dans le bien-être égoïste des sens, quand ils sauront que si l'homme, primitivement très malheureux, est devenu heureux par la suite, c'est au progrès, c'est à la civilisation qu'il le doit, par où on leur fera entendre le progrès dans l'aisance de la vie matérielle, dans l'habitation plus confortable, la table mieux servie, les vêtements plus chauds, le travail moins rude, la sueur plus rare, dans tout l'ensemble, enfin, des conditions sensibles de l'existence améliorée, etc., il ne sera guère besoin d'insister beaucoup pour leur faire conclure que ce n'est pas à la religion qu'on doit tout cela ; que la religion, au contraire, est, dans sa morale et ses dogmes, plutôt hostile au progrès ; que sa théorie du bonheur futur après la mort est un trompe-l'œil, largement exploité par les jouisseurs, qui ont intérêt à donner des conseils de patience résignée aux

pauvres diables dévorés de l'envie de partager leur gâteau!... Et voilà pour longtemps, pour toujours, la vie religieuse empoisonnée dans sa source, la foi arrachée du cœur de ces pauvres enfants!

LUI. — C'est absolument juste, et l'on comprend l'habileté satanique du plan d'éducation laïque, morale et historique, qui doit par ce chemin-là ruiner plus sûrement, en moins de temps, tout l'édifice de la religion catholique chez les individus ainsi triturés et moulés d'après la dernière recette élaborée dans les loges!... C'est, hélas! à bref délai, la décomposition sociale inévitable, la perte éternelle des âmes, la mort de la France!

MOI. — Dieu est bon et puissant!... Qui connaît les desseins profonds de sa douce Providence?... Il faut compter encore sur la réaction vigoureuse d'un enseignement bien exact et bien accessible au peuple sur ce point capital de la vie heureuse et des indispensables contributions qu'y doit apporter le concours simultané de la morale et de la foi chrétienne.

Nos évêques ont jeté le cri d'alarme, le cri de guerre. A nous d'y répondre, vous et moi, tous, chacun suivant ses moyens et les conditions du milieu où il vit! C'est aimer le Bon Dieu comme il veut qu'on l'aime, c'est vivre bien sa vie, et donc se procurer à soi-même du « bien être », que d'arracher ses frères à la misère, que de donner le plus possible de bonheur aux autres!

LUI. — Je vous remercie d'avoir largement réalisé ce beau et tout chrétien programme en ce qui me concerne. A mon tour de répandre dans mon milieu les vérités de vie, et de vie heureuse, que vous m'avez si bien rappelées.

MOI. — L'homme en définitive ne vit et ne vit bien que de *vérités :* il souffre, il meurt de l'ignorance et de l'erreur!

LUI. — Je le vois mieux que jamais!... Je ne l'oublierai pas.

MOI. — Il faut maintenant se quitter...

LUI. — ...Je demande à dire le dernier mot, si vous le permettez. Il vous sera agréable, j'en suis sûr, et vaudra de ma part mieux qu'un discours.

Parmi tant de bonnes et belles choses que vous m'avez expliquées, il est une parole qui m'a surtout frappé, dont je saisis maintenant toute la féconde clarté, et que je serais bien tenté de mettre en tête ou à la fin de ces entretiens, comme le résumé fidèle des précieuses leçons pratiques qui s'en dégagent. Cette parole est une vérité de vie profonde, vie de nature et vie de foi. Elle est aussi une très belle prière! Dieu m'accorde la grâce de la faire souvent monter de mon cœur à mes lèvres : *Da mihi intellectum et vivam*

ÉPILOGUE

Maintenant que voilà congédié mon interlocuteur, c'est à vous, ami lecteur, que je m'adresse. Je vous dois, en trois mots courts, une explication, une excuse, une prière.

Les entretiens qu'on vient de lire ne sont pas pure fiction littéraire. Ils ont eu leur heure de réalité objective sous forme de conférences contradictoires, dont on a bien voulu me confier la sténographie. Sachant qu'ils avaient grandement satisfait et édifié leurs auditeurs, je les ai repris pour mon compte personnel, et j'en ai fait le simple dialogue qu'on vient de lire. Il m'a fallu les corriger, les adapter, en régler la marche conformément aux exigences d'une *Revue*. Mais j'ai respecté le plan général, toute la substance des meilleures idées, et, quand je l'ai pu, jusqu'au texte original des auteurs.

Il était inévitable que la périodicité de ces dialogues, à intervalles parfois considérables, occasionnât des lenteurs et des répétitions. Voilà de quoi je m'excuse en m'expliquant, de quoi sans doute mes charitables et avisés lecteurs m'auront spontanément excusé tout les premiers. Je suis moins disposé à faire amende honorable à ceux qui auraient été tentés de se plaindre de la vulgarité parfois un peu élémentaire et traînante de certains développements. Une fois encore, il me faut rappeler aux intellectuels de profession, maîtres critiques de fine littérature ou de haute science, qu'on n'écrit pas pour eux à l'*Ami*. Ses visées sont plus modestes. Le peuple ignore profondément nos plus banales et simples thèses d'enseignement catholique, en morale comme en philosophie très élémentaire. Il faut donc les lui apprendre, et pour cela nous condamner nous-mêmes, nous, ses maîtres, à écrire et à parler de la façon banale et simple qui peut lui convenir. Mes très estimés confrères du ministère pastoral ne m'en voudront pas d'avoir écrit ces dialogues pour eux et pour le peuple qui les entoure, avec la préoccupation d'y rappeler, au risque de paraître parfois terre à terre, des enseignements qui leur sont très familiers sans doute, mais dont il arrive que, faute de rappel, on oublie la formule exacte, qu'on ne se répète jamais assez à soi-même, qu'on ne rencontre jamais sur sa route sans profit. Sur ce point-là, je le confesse, la gratitude de l'humble curé de campagne qui me remercie d'avoir, en matière même très élémentaire, rafraîchi ses vieux souvenirs classiques un peu endormis, me touche plus que la critique dédaigneuse de certains lecteurs, mécontents de ne pas trouver assez de nouveautés dans ma prose.

Un mot d'instante prière maintenant à tous mes chers fidèles lecteurs de l'*Ami*. Je les adjure, au nom des plus sacrés intérêts des âmes, de se faire, autant qu'il leur sera pos-

sible, partout, sous toutes formes opportunes, dans tous les milieux, apôtres pratiques du point de doctrine très spécial qui fait l'objet de cette série d'entretiens. Ils n'imagineront jamais assez à quel point cette préoccupation de la vie heureuse plane sur les existences humaines d'aujourd'hui, à quel point elle domine toute l'orientation des pensées et des actes de nos contemporains! Il en fut ainsi de tout temps, c'est évident, puisque Dieu a déposé au fond du cœur humain l'insatiable appétit du bonheur. Mais jadis la foi et la pratique des vertus chrétiennes étaient là pour donner à cet appétit sa vraie direction, calmer ses ardeurs, émousser ses aspérités. Aujourd'hui, le voilà seul, livré à lui-même, dans un monde où l'on ne tient plus guère compte ni des dogmes de la foi révélée, ni même des vérités fondamentales de la raison naturelle sur Dieu, la spiritualité de l'âme, la liberté, la vie future, la fin dernière. Aussi est-ce le gros danger de l'heure présente que la ruée égoïste à la vie heureuse, sous la seule forme sensible et sensuelle qui reste désormais libre d'exercer, sans frein ni contrepoids efficaces, ses triomphantes fascinations sur les appétits en quête de jouissances.

Prenez garde à cela, chers confrères, et agissez en conséquence. Laissez aux professionnels de la haute spéculation métaphysique le soin de combattre sur le terrain très spécial où elles se cantonnent encore les aberrations de la pensée moderne peu accessibles à la foule. La grande erreur du peuple, ignorant, mais dévoré de l'envie de jouir, c'est sa manière de comprendre la vie heureuse, l'idée fausse qu'on est en train de lui en donner, dès le début de l'éducation morale publique, dans nos écoles primaires laïques. Cette fausse conception du bonheur de la vie présente est, au double point de vue des inévitables évolutions égoïstes de la pensée et de l'action, le gros danger du moment, la fatale déliquescence de toute morale privée et publique, la perte des âmes et, logiquement, à brève échéance, la mort de la patrie sous les ruines de la religion, qu'auront d'abord réduite au silence, étouffée, les voluptés de la bête humaine.

La croisade vigoureuse, au prix des plus lourds sacrifices, contre l'enseignement neutre officiel, est par conséquent le plus impérieux de nos devoirs à l'heure actuelle. J'ai tenu à bien montrer comment, à cette croisade, la morale purement naturelle de la seule raison philosophique était intéressée profondément, non moins que la morale catholique proprement dite. C'est un motif pour nous d'y apporter plus d'obstination irréductible et plus d'ardeur, je veux dire une ardeur apostolique surnaturelle, renforcée par le souci de sauver la pauvre raison naturelle, libre penseuse, du définitif naufrage qui la menace.

Je sens très vivement pour ma part la nécessité de la lutte ainsi entendue sur ce point précis de la vie terrestre heureuse telle que, sous peine de suicide, le peuple doit la comprendre et la chercher. Voilà pourquoi je me suis laissé aller à tant insister sur cette doctrine fondamentale. Si l'on a pu trouver que j'ai indiscrètement dépassé la mesure qui convenait, je demande qu'on ait la charité de m'en excuser, pour les motifs et intentions que je viens de dire. Quand je plaide ma cause, je plaide celle du peuple ; c'est assez pour que je reste assuré de l'indulgence de tous mes lecteurs.

FIN

ACTES DU SAINT-SIÈGE

Le n° 16 des *Acta Apostolicæ Sedis* (30 nov.) contient l'Allocution de S. S. Pie X au consistoire du 27 novembre, les actes du consistoire publiés par la S. Consistoriale, un décret de la S. C. des Rites et une décision de la S. Rote romaine.

S. C. des Rites

17 nov. 1911.

I. ***Durant l'octave du Saint-Sacrement, on continue les octaves commencées, et une fête double de 1re cl. tombant en ce moment a son octave. — II. Le jour octave du Saint-Sacrement exclut les fêtes doubles de 1re cl., sauf les Saints Apôtres Pierre et Paul.***

Quum festum Commemorationis solemnis Sanctissimi Corporis D. N. J. C., ex Decreto 24 julii vertentis anni, amodo celebrandum sit cum octava privilegiata ad instar octavæ Epiphaniæ, Sacræ Rituum Congregationi pro opportuna solutione insequentia dubia proposita fuerunt, nimirum :

I. Utrum, adveniente festo Commemorationis solemnis Sanctissimi Corporis D. N. J. C., continuari adhuc debeant octavæ inchoatæ; et an sua octava gaudeat festum aliquod duplex primæ classis intra hanc octavam privilegiatam occurrens ?

II. An dies octava præfatæ Commemorationis solemnis Sanctissimi Corporis D. N. J. C. excludat duplicia primæ classis occurrentia ?

Et Sacra eadem Congregatio, referente subscripto Secretario, audita Commissionis Liturgicæ sententia, reque maturo examine discussa ac perpensa, ita respondendum censuit :

Ad I. Affirmative ad utrumque.

Ad II. Affirmative, excepto festo SS. Apostolorum Petri et Pauli.

Atque ita rescripsit die 17 novembris 1911.

Fr. S. Card Martinelli, *Præfectus*.

† Petrus La Fontaine, Ep. Charystien., *Secretarius*.

S. Rote Romaine

22 juillet 1911. — *Malte.* **Démêlés entre le chapitre d'une collégiale et le vicaire-curé chargé de l'administration spirituelle ; le chapitre voit presque toutes ses prétentions rejetées. (L'affaire occupe 17 pages).**